

ler d'encens, nous autres, qu'avec tout le discernement qui convient à chaque cas spécial.

Pendant que la plupart de ceux qui l'ont entendue hier pour la première fois, diront ; "rien n'est sublime, rien ne peut être parfait comme le chant, le jeu, la voix, la grâce de la Patti," nous, nous serons obligés de dire, que tout cela est moins vrai aujourd'hui qu'il y a deux ou trois ans et surtout qu'il y a dix ans.

Ah! Si vous l'aviez entendue alors, quelle étendue, quelle vocalise, quelle puissance! La puissance avec la chaleur du midi, avec le soleil de l'Italie vibrant à travers chacune de ses notes.

L'Albani, la Gerster, la Nilson, possèdent la plupart des qualités qui distinguent la Patti, mais elles n'ont et n'auront jamais ni la fougue, ni l'impétuosité qui la caractérisaient.

La Patti se prodiguait, exubérait, débordait en un mot; aujourd'hui elle se surveille elle ne se livre plus. Elle commence à songer au lendemain et elle modère son allure, chose qu'elle n'avait jamais pu faire.

Il est surprenant qu'avec une telle dépense cet organe de fer ne se soit pas brisé depuis longtemps.

Maintenant le danger est passé; la Patti, en ne se forçant pas, peut chanter dix ans encore comme elle a chanté hier.

Contrairement à l'habitude invétérée, et grâce sans doute à l'attrait puissant qui était en jeu, l'Académie de musique était passablement remplie à huit heures et littéralement bondée à huit heures un quart.

Comme le premier soir le Maestro Ardit est vivement applaudi lorsqu'il monte au fauteuil présidentiel.

En Europe et aux Etats-Unis, cela vaut une couronne, soit en lierre, soit en laurier, nouée de rubans à frange dorée, avec une inscription quelconque, un envoi motivé. Ici le climat est si dur pour les feuilles!

Le rideau se lève. La Patti paraît: tonnerre d'applaudissements, hurrahs frénétiques, ovation en règle.

Ailleurs ça se mesure par, le moins, une corbeille, une lyre, et deux ou trois bouquets.

Il n'y a rien qui dispose les cantatrices comme ces procédés, auxquels elles sont un peu trop faites peut-être, car le contraire les refroidit souvent.

Ici, soit que l'importation de Boston ait manqué, soit que les pépiniéristes Montréalais se soient mis en grève, absence totale de fleurs.

Attendons, ça sera probablement pour tout à l'heure.

La première scène est assez bien enlevée; cependant on sent comme un manque de cohésion dans les chœurs.

Du reste nous devons à la vérité de dire que jamais nous n'avons entendu rendre ce commencement de la Traviata à notre entière satisfaction. La principale raison, selon nous, est qu'en général ce ne sont que des comparses qui donnent la réplique à Violetta jusqu'au moment où elle assume avec Alfredo tout le poids de l'acte.

Il y a un chassé-croisé de phrases, de mots entre-coupés qui sont autant d'écueils sur lesquels il est rare qu'on ne vienne pas se frotter ne fut-ce qu'un peu.

Nicolini est remplacé par Vicini. On nous annonce que le grand chanteur est enrhumé. Nous y perdons sous plus d'un rapport quoiqu'il n'ait plus de voix.

Nicolini chantait dans la perfection quand il a commencé à voyager avec la Patti. Le voisinage immédiat et continu de la diva a produit ce résultat inappréciable de marier, (pardon!) leurs deux voix, et de produire un ensemble parfait.

Ils se savent par cœur maintenant, et ils se suivent, se soutiennent, se ménagent des effets réciproques, s'attendent dans les passages où d'autres se nuisent soit en se coupant, ou bien en abrégant par malice, la note à sensation du camarade. On peut dire que la communion parfaite qui existe entre les deux grands artistes engendre de merveilleux résultats, que, malheureusement, il n'a pas été donné aux mont-réalais de pouvoir apprécier.

Mais voyez un peu ce que c'est que la force de l'habitude! Après s'être suivis et s'être attendus de la sorte, ils se suivent encore et s'attendent toujours, dans les passages... du théâtre, dans les coulisses, — pour continuer, sans doute, l'étude du rôle qu'ils sont appelés à jouer conjointement pendant de longues années encore.

Vicini a chanté quelque peu faux, mais, n'y regardons pas de si près: c'est aussi la faute du climat. Les cordes de piano subissent cette influence, comment les cordes vocales ne la subiraient-elles pas! Rendus sous des cieux plus éléments Vicini rechantera juste.

Il a été ordinaire dans son premier air et faible dans le second: *Un di felice*. Décidément l'andante ne lui va pas.

Quant à la Patti, nous avons dit ce que nous en pensions. Nous l'avons retrouvée telle qu'elle était avant, dans: *Ah! fors'è lui*, mais un peu inférieure à elle-même dans: *Sempre libera Degg'io*, son triomphe d'autrefois.

Après le premier acte, la Patti a été rappelée avec frénésie et on lui a offert, enfin, des fleurs!... Un bouquet! mais un petit bouquet bien mignon, tellement humble, que les fleurs s'étaient ratatinées.

Comme elle a été surprise! Elle était si loin de s'y attendre. Mais elle a su dominer son étonnement pour ne plus donner cours qu'à son plaisir de se voir tant acclamée.

Dieu! que cette femme est donc gracieuse quand elle répond aux applaudissements avec sa mimique expressive et inimitable. Quel sourire divin! Mais passons, de peur d'être entraîné à nous étendre trop longuement sur le sujet!

Après le troisième acte, deux autres bouquets sont venus tomber au pied de la Diva, deux bouquets très passables, ma foi. Décidément les horticulteurs de Montréal sont revenus à de meilleurs sentiments.

Ailleurs, les bouquets, les couronnes, les corbeilles, les diamants pleuvent à tirelarigot. Ici, ce diable de climat est si rude! Les témoins n'y résistent pas, comment les fleurs y résisteraient-elles! Il n'y a pas de roses comment voudrait-on qu'il y ait des diamants!

Dans le dernier acte, à côté du pâle Vicini, la Patti a remporté son succès accoutumé.

Tragédienne accomplie, autant que chanteuse parfaite, elle a joué et chanté, la scène suprême, de façon à laisser dans l'âme de chacun une impression inoubliable.

L'andante: *Addio! del passato*, est ce qu'on peut rêver de plus émouvant, dit comme elle l'a dit et comme elle seule sait le dire.

Galassi, devant la voix de qui tout le monde s'extasiait mercredi, n'est pas le père de nos rêves.

Il est vrai de dire que, personnellement, nous avons été gâté, ayant eu la chance d'entendre ce rôle là chanté par de grands artistes, entr'autres par Faure.

Galassi chante très bien, il a le sentiment juste du personnage qu'il joue, sa tenue en scène est correcte, mais il y a quelque chose dans la voix qui ne nous plaît qu'à demi. Il prononce un peu comme s'il avait de la pâte dans la bouche; la voix elle-même est terne et ne vibre pas. Ce n'est pas qu'elle manque de force, mais c'est du bruit plutôt que du timbre.

Cela explique pourquoi nous ne comprenons pas beaucoup l'ovation dont il a été l'objet. Son talent méritait certainement d'être applaudi; mais de là à l'acclamer comme on n'acclamerait pas plus Faure lui-même, il y a un abîme que le public a comblé un peu trop facilement, ce nous semble.

En somme, succès éclatant! Quand aurons-nous, — ou plutôt, aurons-nous jamais semblable aubaine? Nous doutons que M. Thomas renouvelle l'expérience, celle-ci ne paraissant pas lui avoir donné le résultat qu'il en attendait.

En terminant, nous nous permettrons une pointe de critique à l'adresse de ce même M. Thomas, sur l'éclairage de son théâtre. On ne s'y voit pas à quatre pas. C'est à peine si les jumelles les meilleures, réussissent à percer cette obscurité profonde.

Cependant, nous en appelons à toutes les dames, est-ce ainsi qu'on devrait traiter leurs brillants atours? Il faut aux parures, de la lumière, beaucoup de lumière! La femme qui s'habille veut être vue..., quand elle est habillée, s'entend. Et rien n'eût été si beau à voir, si M. Thomas avait voulu, que cette réunion de belles épaules et de riantes toilettes, que personne n'eût considérées avec indifférence et que nous même, nous l'avouons, aurions admirées avec tout l'enthousiasme que comporte le sujet.

SIR E. SOLCY.

LE TOUT MONTRÉAL.

Nous offrons nos condoléances à notre ami et collaborateur, M. Fréchette, pour la perte douloureuse qu'il vient de faire dans la personne de son plus jeune enfant.

La naissance du cher petit avait été chantée par un poète de France, M. Paul Blanchemain, le fils du grand poète. Voici le gracieux sonnet qu'il avait adressé à notre ami, à cette occasion:

Salut à Charles-Auguste, à l'être frêle et tendre
Que le ciel généreux vient de vous envoyer!
Dans les bras maternels que je vois s'éveiller
Votre doux cercle va s'étendre.

Mais le chêne sourit aux rameaux qu'il engendre.
Charles près de Louis va grandir et briller.
Tout n'est pas espoir près de votre foyer?
Le génie y dort sous la cendre.

Il est doux de revivre en qui descend de nous,
Sur la brèche où la gloire appelle le poète
Vos fils monteront après vous.

L'âge n'ôtera pas son nimbe à votre tête.....
Vous verrez vos rivaux jaloux
Saluer dans ses fils l'heureux barde qu'on fête.

PAUL BLANCHEMAIN.

Château de Biray, }
18 septembre 1882. }

Nous devons rendre justice à la maîtrise de Notre-Dame.

La messe de minuit a été conduite et chantée, avec un ensemble parfait.

Le Noël d'Adam orchestré pour la circonstance, et le chœur sur un motif de Guillaume Tell, ont enlevé tout regret de la *Somnambule*, à ceux qui devaient communier; et plus de